

L'HISTOIRE PROVENÇALE ET LE PUBLIC D'AUJOURD'HUI : Quelques réflexions sur l'évolution récente

Je ne veux pas parler ici de l'histoire savante, celle que font les universitaires et les membres des sociétés historiques régionales, celle que font en somme mes auditeurs d'aujourd'hui. Cette histoire est leur œuvre, ils la connaissent, et il serait impertinent, de la part d'un historien qui a abandonné il y a douze ans leur chantier de travail, de revenir pour en dresser le bilan.

Je veux seulement évoquer une autre histoire, celle de quelques ouvrages de grande diffusion (ou au moins aspirant à cette diffusion), destinés en tous cas à un large public.

Quelle image la vulgarisation d'aujourd'hui donne-t-elle de l'histoire provençale ? Est-ce que cette image « grand public » a pris, au cours des dernières années, des caractères particuliers que la marche du monde actuel pourrait avoir déterminés ou influencés ? Tel est le seul objet de cette esquisse.

On y examinera tour à tour l'espace provençal (quelle est la géographie du pays dont on parle réellement ?), l'histoire provençale (quelle est la durée effective de l'histoire que l'on évoque ?), l'esprit, enfin, dans lequel ces évocations sont faites.

I. - L'ESPACE PROVENÇAL.

La Provence des historiens professionnels, c'est le « Comté et pays de Provence », tel qu'il était délimité à l'époque de son annexion au royaume de France, avec ses « terres adjacentes » ; et, de plus, Avignon et le Comtat Venaissin. Après 1789, cet ensemble a constitué les quatre départements des Bouches-du-Rhône, du Vaucluse, des Basses-Alpes et du Var (arrondissement de Grasse inclus jusqu'à 1860). De nos jours, c'est la région Provence-Côte d'Azur, qui comprend, en plus des départements cités, les Hautes-Alpes (jadis dauphinoises) et les Alpes-Maritimes (jadis non-

provençales au-delà du fleuve Var). Telle est notre géographie à nous, gens de précision.

En 1966, rédigeant pour la collection *Que Sais-Je ?* la première esquisse d'histoire provençale contemporaine, j'avais indiqué que le grand public ne partageait pas notre conception du pays et de ses limites ¹. Pour l'homme du commun, pour le non-spécialiste, dont la culture en la matière est souvent faite de souvenirs discontinus, plus ou moins consolidés d'impressions touristiques, et non pas de géographie administrative ou d'histoire complète, le nom de Provence évoque à peu près uniquement la partie occidentale du pays, celle des grandes villes, des principaux vestiges romains, du Rhône et de la Camargue, du mistral et de... Mistral. On oublie la Provence orientale, le Var, qui est soit ignoré soit perçu comme l'arrière-pays de la Côte d'Azur. En compensation, si l'on peut dire, la « Provence » du grand public absorbe usuellement les terres languedociennes de la rive droite du Bas-Rhône, de Villeneuve-lès-Avignon à Saint-Gilles en s'écartant parfois jusqu'à Nîmes.

Or cela est toujours vrai, bien que la Région créée en 1965 fonctionne et soit entrée dans nos perceptions usuelles. Les ouvrages dont je vais vous dire un mot, presque tous publiés après 1966, sont toujours conformes à cette géographie à proprement parler ex-centrique.

La Provence buissonnière, de Gabriel Domenech, est un ouvrage plaisant dans lequel le rude polémiste a presque toujours consenti à rentrer ses griffes. Ouvrage sympathique, même, par sa volonté affirmée de n'être pas un Guide de plus, « ni bleu (Hachette) ni rouge (Michelin) ni noir (Tchou) » ². Nous le citerons à ce titre tout à l'heure. Mais la géographie des promenades de l'auteur se limite quasiment aux Bouches-du-Rhône, au Vaucluse et aux ci-devant Basses-Alpes. Même l'évocation, fugitive, de 1851, ne le conduit pas dans le Var puisqu'elle est faite à propos de Valensole (Basses-Alpes).

Les Histoires de la Provence du regretté André Bouyala d'Arnaud montrent la même prépondérance occidentale ³. En neuf chapitres c'est toute l'histoire classique (événementielle même) de la Provence qui est retracée jusqu'en 1870. Le Var n'y figure pas, puisque la crise de décembre 1851 a été omise ! Seul un chapitre dixième et dernier, intitulé « En suivant la berline de Lord Brougham » est prétexte à dire quelques mots de la Côte d'Azur et à aller annexer Nice.

Les lieux et histoires secrètes de Provence, de J.-P. Clébert, ne repèrent

1. *Histoire de la Provence*, coll. « Que Sais-Je ? », Paris, 1^{re} édition 1943 par Raoul BUSQUET et V.-L. BOURRILLY, 5^e édition 1866 par R. BUSQUET, V.-L. BOURRILLY et Maurice AGULHON, passage cité p. 123-124.

2. Gabriel DOMENECH, *Provence buissonnière*, Paris, 1975. Episode de Valensole, p. 234.

3. André BOUYALA d'ARNAUD, *Histoire de la Provence*, Paris, 1965.

rien à l'Est de Toulon, sauf les « pierres levées » de Grasse, et Saint-Honorat de Lérins ⁴.

Vingt-cinq siècles d'histoire sous le soleil de Provence, de J.-B. Nicolai ⁵, se décompose en dix promenades, dont six dans les Bouches-du-Rhône (Arles, Aix, les Baux, la Camargue, Salon, Marseille), deux en Vaucluse (Avignon et Lourmarin), une seule dans le Var (Saint-Maximin), et une... hors de Provence (Aigues-Mortes).

La Provence des Rebelles, de Maurice Pezet, dont j'aurai à reparler, fait la même escapade transrhodanienne ⁶. Laudateur des rébellions, Maurice Pezet ne pouvait, lui, omettre le Var de 1851, mais comme il avait besoin de rebelles, et que l'espèce s'en est raréfiée en Provence après 1871, il est allé annexer carrément en Languedoc les vigneronns de 1907, puis leurs petits-fils de la fusillade de Montredon (Aude, 1976) et même les contestataires du lointain Larzac !

Ne nous plaignons pas trop fort, cependant !

Il est bien vrai que la réalité *objective* de l'histoire provençale donne plus de poids démographique, monumental, émotionnel, pittoresque, à l'Ouest qu'à l'Est : la partie de la Provence où se trouvent Avignon, Aix, Arles et Marseille a une prépondérance justifiée.

Certainement pas, cependant, cette prépondérance de quasi-exclusivité ! Fréjus, Grasse, Antibes, Toulon surtout, sont indéniablement sous-estimés et sous-employés par nos présentateurs.

Il est clair que les mêmes facteurs que nous repérons en 1966 ⁷ jouent toujours, et peut-être même de plus en plus : l'idée de Côte d'Azur a, au-delà de Toulon, refoulé, occulté l'idée de Provence ; — la Provence orientale d'autre part est le pays dont Frédéric Mistral était éloigné, celui qu'il a le moins signalé et qu'il a le moins marqué ; et il faut bien reconnaître qu'il n'est pas né d'émule de Mistral en terre varoise ; le bon Jean Aicard, comme on dit, « ne fait pas le poids » ; — enfin la Provence orientale est le pays dans lequel l'histoire spectaculaire a été récente (1851 toujours...), donc encore aisément perçue comme « politique ». Or c'est une réalité gênante que la politique, une réalité conflictuelle, trouble-fête en temps de vacances... Le grand public des touristes n'aime pas cela, et l'édition commerciale ne lui en sert donc pas ⁸.

4. J.-P. CLEBERT, *Lieux et histoires secrètes de Provence*, avec photos de Philippe Moulou, Lausanne, 1980.

5. J.-B. NICOLAI, *Vingt-cinq siècles d'histoire sous le soleil de Provence*, Marseille, la Savoisiennne, « Nouvelle fondation de Provence », 1967.

6. Maurice PEZET, *La Provence des rebelles, révoltes populaires du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, coll. « Mémoire vive », 1980.

7. Ouvrage cité note 1 ci-dessus.

8. Il y a sans doute des raisons plus profondes à la mauvaise intégration du politique récent à notre culture, mais c'est un autre problème, qui dépasse l'échelle régionale.

Mais ceci nous a fait déjà passer de l'examen géographique à l'examen historique.

II. - L'HISTOIRE PROVENÇALE.

Quelles sont les dates limites de l'histoire provençale ?

La réponse n'est pas aussi simple qu'on pourrait croire.

Jadis, la position était nette : on allait de l'arrivée des Phocéens sur le site de Marseille à la division de la Provence en départements par l'Assemblée Constituante. Avant -600, préhistoire ; avec 1790, *finis Provinciae*. En toute rigueur il n'y avait plus de Provence au XIX^e siècle mais seulement la France, et quelques départements français ; à l'intérieur de ceux-ci restait, bien sûr, un souvenir de la Provence. Mais on ne pensait guère, il y a quarante ans, que le souvenir puisse être, par lui-même, et en tant que tel, un objet d'histoire possible.

C'était le parti adopté en 1943 par Raoul Busquet et Victor Bourrilly, auteurs du *Que Sais-Je ?* déjà cité. Parti d'un purisme tout à fait estimable malgré son étroitesse, puisqu'il se jouait sur la vertu éminemment historique de la rigueur.

Puis est venue l'idée de prolonger l'histoire de la Provence (*stricto sensu*) par celle des départements issus de l'ancienne Provence, laquelle avait le mérite de réaliser un pont jusqu'à l'entrée dans l'histoire d'une nouvelle entité officiellement provençale, la région dite Provence-Côte d'Azur.

Il est superflu de donner ici les justifications de cet autre choix. c'est celui que suivent tous les historiens de métier, universitaires, archivistes, bibliothécaires.

Ainsi avons-nous vu conduire jusqu'aux extrêmes approches du présent et *l'Histoire de la Provence* de Que Sais-Je ?⁹, et l'importante *Histoire de la Provence* de la collection Privat (dirigée par le regretté Edouard Baratier)¹⁰, et *l'Histoire de Provence* de F.-X. Emmanuelli¹¹, et *la Provence de 1900 à nos jours* de Pierre Guiral¹², ainsi que toutes les histoires de villes, Marseille, Aix, Avignon, Toulon¹³, etc.

9. En 1966. C'est alors que j'ai été chargé de rédiger un chapitre contemporain (de 1789 à nos jours), grâce à J.-R. Palanque et P. Guiral qui, sollicités par les P.U.F., ont généreusement consenti à faire confier cette besogne au débutant inconnu que j'étais à cette époque.

10. Toulouse, coll. Univers de la France, 1969, suivie de *Documents d'Histoire de la Provence* (même collection, même directeur) en 1971.

11. François-Xavier EMMANUELLI, *Histoire de la Provence*, Paris, 1980.

12. Pierre GUIRAL et collab., *La Provence de 1900 à nos jours*, Toulouse, coll. Le Passé Présent, 1978.

13. *Marseille*, Toulouse, dir. E. Baratier, 1973. *Aix, Aix-en-Provence*, 1977. *Avignon, Aix-en-Provence*, 1979. *Toulon*, Toulouse, Privat, dir. M. Agulhon, 1980. Il faut bien dire que, pour les villes, le prolongement vers le présent a toujours été plus naturel

Mais la question se pose de savoir si la vulgarisation a suivi, en d'autres termes si l'idée qu'il existe de l'histoire régionale en période très « contemporaine » a été présentée au grand public.

Grosso modo on peut répondre que la vulgarisation a suivi, mais de loin. En 1929, *l'Abrégé d'histoire de Provence* de Marie Tay, préfacé par Emile Ripert, menait le récit historique continu jusqu'au Premier Empire¹⁴. Au-delà rien, sinon la « renaissance », entendons Frédéric Mistral et le félibrige ; la culture, ou plutôt le courant traditionnel de la culture, devenant ainsi le seul contenu historique digne de mémoire, et Mistral le seul acteur du XIX^e siècle (on pourrait presque ajouter, avec quelque malice... et Emile Ripert le seul du XX^e siècle).

Il est instructif d'en rapprocher un ouvrage tout à fait comparable par sa dimension et par son but de pédagogie élémentaire et régionaliste, *l'Initiation à l'Histoire de Provence* de notre ami Lucien Gaillard, paru en 1974¹⁵. Le récit cohérent et continu s'arrête chez lui à la Commune de Marseille de 1871.

En gros, en un demi-siècle on a donc gagné... un demi-siècle (45 ans entre les deux livres, et 56 ans entre leurs terminus de récit).

Il est juste de dire que Lucien Gaillard est sensiblement plus ouvert et plus hardi que son prédécesseur ; au-delà de 1871 son livre n'est pas vide, il comporte des développements d'histoire économique, d'autres d'histoire culturelle, d'autres sur les guerres, mais il n'y a plus désormais auprès d'eux la trame politique continue, et il n'y a pas non plus entre eux de recherches de cohérence.

Il est bien vrai d'ailleurs qu'il existe toujours une partie très récente de l'histoire où le politique est de maniement spécialement délicat, et où ses ressorts sont parfois malaisés à connaître, ce qui laisse la tentation de l'évacuer au profit de l'économique d'un côté et, de l'autre, du culturel. Lucien Gaillard n'achève pas son livre sur Gaston Defferre mais sur le poète Max Philippe Delavouet, ce qui en somme fait écho à Marie Tay qui concluait en évoquant Ripert célébrant Mistral dans sa chaire d'Aix.

Cette avancée réelle, mais limitée et prudente, dans la chronologie se retrouve bien dans les ouvrages de présentation-promenade dont nous avons évoqué l'espace tout à l'heure mais dont on peut revoir maintenant la limite qu'ils donnent au passé réputé historique. Cette limite est souvent celle même que nous venons de rencontrer.

puisque la conception de la ville et sa dénomination n'ont pas subi de solution de continuité en 1789.

14. Marie TAY, *Abrégé d'histoire de Provence*, 2 vol., Aix, 1929, préface d'Emile Ripert.

15. Lucien GAILLARD, *Initiation à l'histoire de la Provence*, Cavaillon, Association pédagogique « lou provençau a l'escolo », 1974.

Gabriel Domenech fait, on l'a dit, une allusion à Décembre 1851, et tout au plus quelques autres, imprécises et peu appuyées, à la politique électorale du vingtième siècle.

Bouyala d'Arnaud saute Décembre 51 (on l'a dit aussi), mais il traite du voyage du Prince-Président dans le Midi en 1852. Ce serait le terme ultime de ses chapitres historiques si ne venait s'ajouter là une biographie d'Adolphe Thiers, sans allusion toutefois à la Commune de Marseille. Cette dernière omission est regrettable parce que Bouyala avait le mérite de poser en ce chapitre un problème intéressant : pourquoi n'y a-t-il pas de statue de Thiers à Marseille, sa ville natale ? à quoi il proposait de répondre que c'est parce que Marseille était libre-échangiste et Thiers notoirement protectionniste ¹⁶. Conflit réel, sans doute. Mais dans le refus opposé à la statue de Thiers par les municipalités chaudement républicaines des années 80, le souvenir de Gaston Crémieux fusillé assez iniquement n'avait-il pas pesé ?

J.-P. Clébert ne s'intéresse pas à l'histoire récente, ce n'est pas son registre, on le sait. D'autres en parlent hardiment. J.-B. Nicolai évoque, lui, Gaston Crémieux, au terme d'une esquisse sur les répressions politiques accrochée à la visite du Château d'If ; mais il ne dépasse 1871 et n'atteint le XX^e siècle que pour l'économie (la viticulture et les coopératives – à propos d'ailleurs d'Aigues-Mortes) et surtout pour le culturel (Van Gogh, le Marquis de Baroncelli-Javon, Laurent Vibert).

Quant à Maurice Pezet, chantre des rébellions, si – comme nous l'avons dit – il doit emprunter au Languedoc voisin les grands mouvements de foules, il a le mérite de parler de tous les Provençaux qui ont au moins lutté, mouvement ouvrier, Résistance, voire Mai 1968 ; – c'est toutefois une énumération de soulèvements ponctuels, sans rattachement au contexte ni ambition de synthèse.

Ces constatations ne sauraient être prises pour des reproches, d'ailleurs. Elles relèvent plus probablement d'une certaine nécessité historiographique.

En gros, il apparaît que la limite de l'histoire générale tenue pour établie, bien connue, convenablement refroidie, et susceptible de constructions synthétiques en forme de bilan d'un règne, ou d'une époque, est atteinte avec la fin du Second Empire.

Sur ce passé admis comme historique, nos auteurs ont des jugements de valeur et des interprétations diverses, comme d'ailleurs les savants de l'Université eux-mêmes. Mais la place nous manquerait pour les examiner, si intéressant que cela puisse être pour 1793, 1848-1851 ou 1871.

Au-delà, constatons que vient le fragile et le chaotique.

¹⁶. C'est dans le chapitre IX « Le retour sous les lis » (1815-1870, en fait). La discussion citée est p. 261.

On peut réfléchir un instant encore à cette vision des choses, fort nette, quoiqu'implicite. Sous la Troisième République et jusqu'à nos jours (mis à part la parenthèse de l'Occupation et de la Résistance), l'histoire, en dehors des guerres extérieures, des « mutations » économiques, et du « mouvement des lettres et des arts », est avant tout une histoire sociale (« mouvement ouvrier ») et une histoire politico-électorale. Ces histoires-là sont en réalité fort bien établies, notamment pour les Bouches-du-Rhône, grâce à l'œuvre si étendue et si solide d'Antoine Olivesi¹⁷ ; ailleurs aussi, par les monographies de grandes villes. Or elles ne sont pas transmises encore aux lecteurs les plus nombreux par les écrivains les plus branchés sur le grand public.

C'est sans doute parce qu'il faut un certain temps de diffusion, de digestion, pour que la connaissance, passant d'un registre à l'autre, chemine des bibliothèques universitaires aux « mass-media ». Mais c'est probablement en partie aussi, comme nous le suggérons tout à l'heure, à cause du préjugé qui veut que l'histoire récente, celle où l'on parle de grèves et de syndicats, de droite et de gauche, de P.C.F. et de S.F.I.O., c'est « de la politique ». Sujet tabou, par conséquent, et non recevable dans les textes qui accompagnent l'enfant à l'école ou le touriste (ce grand enfant) en promenade.

On ne saurait omettre enfin, au risque de remettre au jour une notion aussi traditionnelle que celle du nécessaire recul, la difficulté réelle qu'il y aurait à proposer des synthèses et des cohérences pour de grandes évolutions à peine achevées. Revenons sur l'histoire de l'opinion et de la culture en pays provençal « profond » dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Nous ironisons tout à l'heure sur la sélection historique de Marie Tay pour qui cette histoire se réduisait absolument aux félibres et au mouvement de maintenance. Pour les auteurs de thèses que nous sommes, cette histoire au contraire a été celle du duel de l'Empire avec la République et de l'adoption de l'idéal républicain par la masse du peuple rural. Deux « histoires » qui donnent l'impression d'être distinctes, tant elles sont hétérogènes, et qui pourtant se passent dans les mêmes temps, les mêmes lieux, et dans le même peuple ! Mais comment les penser et les écrire ensemble ? et d'abord comment les voir (comme on dit aujourd'hui) fonctionner ensemble ? savoir, par exemple, ce que connaissaient et ce que pensaient des félibres les électeurs de Clemenceau et les braconniers amis de Maurin des Maures ? Les historiens universitaires ont souvent – avouons-le – tourné la difficulté en disjoignant le mouvement des opinions et celui des cultures. Dans la grande *Histoire de Provence* (dir. Baratier) il y a ainsi pour le XIX^e siècle un chapitre politique (Agulhon) et un chapitre intellectuel

17. Malheureusement encore inédite, ou dispersée en articles (*Provence historique*, revue *Marseille*, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, etc.). Voir surtout ses contributions dans l'*Histoire de Marseille* citée ci-dessus, note 13 supra.

(Guiral) qui sont si bien distincts qu'ils ont chacun leur lecture du félibrige !¹⁸.

Curieusement, plusieurs années après, F.-X. Emmanuelli ne procédait pas autrement lorsqu'il confiait à Claude Mauron le soin de rédiger seul, donc, finalement, de traiter à part, ses trois chapitres culturels.

Dans ces remarques on ne verra rien d'autre qu'un constat plutôt encourageant : il y a encore bien du travail à accomplir dans la poursuite d'une histoire où la réflexion équilibre l'érudition.

C'est de réflexion surtout qu'il nous reste maintenant à parler.

III. - L'ESPRIT DE L'HISTOIRE PROVENÇALE.

Nous entendons par cette dernière interrogation : quels sont les problèmes plus ou moins actuels que la littérature de vulgarisation historique soulève ? et soulève-t-elle des questions auxquelles la vulgarisation n'aurait pas pensé dans les mêmes termes il y a trente ans ?

En cette matière aux contours un peu flous, il est spécialement difficile d'être complet. On se contentera d'évoquer deux débats, latents ou ouverts, l'un porte sur l'image du pays provençal, l'autre sur le rapport entre cette région et la nation française.

L'image, d'abord. A cause de sa nature pleine de contrastes, menant des Alpes à la mer, à cause de son climat, où la sécheresse de l'air, si l'on peut ainsi dire, illumine la lumière et affine tout paysage en tableau, à cause de la richesse et du nombre des vestiges antiques, à cause des « trois sœurs cisterciennes », à cause... — mais on n'en finirait pas ! — la Provence dispute à l'Italie une réputation de beauté, de terre de culture, d'incitation à l'art et au bonheur. De là à dire que la joie règne pour tous, que la vie est facile et douce, il y a un pas qu'il est déjà abusif de franchir. Et de cette présomption de facilité de vie à celle de la futilité du tempérament, il y en a un autre. On sait combien ont eu de succès « à Paris » les pages anciennes d'Alphonse Daudet, ou plus récentes de Marcel Pagnol, qui illustraient cette réputation, qui la confirmaient, et peut-être qui contribuaient à l'établir.

L'idée de retoucher cette image, voire de la rééquilibrer par un autre panneau de diptyque, celui de la rudesse et de la gravité, est à coup sûr une idée qui se répand. Certes la Provence n'en est pas à rejeter Fernandel comme fait la Bretagne de Bécassine — et d'abord parce que Fernandel est présent aussi sur le volet grave, le volet Giono, du dyptyque — mais enfin il nous semble que la tendance existe.

J'oserai encore une fois évoquer ma propre contribution de 1966 pour

¹⁸. *Histoire de Provence* (dir. BARATIER) déjà citée ci-dessus note 10. Voir p. 485 et 536.

rappeler que j'y exposais déjà ce thème des deux versants du fameux « tempérament régional »¹⁹.

La cause est maintenant entendue. Nul auteur n'est plus explicite à cet égard que Maurice Pezet. Nous sommes agacés, dit-il en substance, de voir que l'image traditionnelle de notre pays oscille entre celle d'une terre de Droite, marquée par Mistral et Maurras, et celle d'une terre de futilité et « d'histoires marseillaises ».

Nous aussi nous sommes capables de lutter. « Puisse cette *Provence des rebelles* détruire la légende du type du Méridional stéréotypé comme un être léger, fantasque, dénué de sérieux, d'ardeur au travail et au combat, dont le souci primordial est de se laisser vivre au bon soleil »²⁰.

Mais même le mythologisme et l'ésotérisme d'un Jean-Paul Clébert, ces tendances un peu faciles que nous avons dénoncées (lors de la parution du *Guide Noir de la Provence mystérieuse*)²¹ avec une sévérité juvénile, procèdent d'une intention analogue. L'esprit de la Provence ne se réduit ni à un Mistral ressassé ni à un Pagnol caricatural ; il y a aussi du mystère, donc, en un sens, de la gravité.

Même le journalisme buissonnier, parfois truculent, de Domenech, s'il n'échappe pas toujours à la pagnolade, participe de cette réaction par son exorde « A bas les Guides ! ». On peut interpréter en effet cette déclaration en y lisant, en somme, que ce pays n'est pas un musée, et qu'au-delà du triple chapelet d'auberges, de monuments et de « curiosités » il y a des gens vivants et un peuple qui mérite d'être apprécié pour lui-même.

Bref, il semble bien qu'il y ait une tendance générale assez commune chez les auteurs provençaux d'aujourd'hui. Elle consiste à percevoir chez le visiteur extérieur (l'homme « du Nord », le touriste, le parisien) un sourire trop facile, à en être plutôt agacé que flatté, et à tenter de lui compliquer les idées.

Cette réaction, légitime à nos yeux, d'amour-propre régional a-t-elle quelque lien avec un régionalisme plus ou moins revendicateur ? Moins qu'il ne paraît, et c'est ici le deuxième des problèmes que nous annonçons.

Le régionalisme. Est-ce d'abord une question nouvelle ? Oui et Non.

En un sens le régionalisme est ancien en Provence, et le félibrige en a été une haute expression. Toutefois le XIX^e siècle nous paraît avoir été surtout marqué par la distinction assez nettement maintenue entre le niveau régional du débat culturel (la langue, les coutumes, les fêtes) et le niveau national des engagements politiques. Cette distinction d'étages a permis à

19. Ouvrage cité ci-dessus note 1, p. 108 à 115.

20. M. PEZET, ouvrage cité, p. 11.

21. *Guide Noir de la Provence mystérieuse*, Paris, 1965, c.r. par M. AGULHON in *Provence historique*, 1968, p. 283-288.

plus d'un homme politique républicain d'être jacobin à Paris et provençalisant dans sa circonscription. Elle s'affirme nettement dans le manuel cité de Marie Tay dont le dernier chapitre s'achève par la phrase suivante : « De sorte qu'il n'y a plus qu'à dire pour notre province, *si française* : à Dieu vat »²². Le régionalisme d'autrefois, culturel avant tout, parfois administratif (décentralisation), parfois économique (libre-échange), s'arrêtait au seuil de la politique : il n'était pas nationalitaire.

C'est sur ce dernier point que des faits nouveaux sont apparus en France depuis une quarantaine d'années²³. Mais sont-ils si présents en Provence, ou du moins dans la littérature que nous examinons ? A peine, semble-t-il, et en tous cas bien moins qu'en d'autres anciennes provinces.

On n'y voit guère de tendance à écrire ou réécrire l'histoire provençale dans un sens défavorable à l'intégration à la France. Même l'effervescent Maurice Pezet, affirmant et montrant que le Provençal peut être un rebelle, désigne comme but à ses luttes le bonheur, et non l'indépendance, et tout se passe dans un cadre français implicitement incontesté²⁴.

Les autres vulgarisateurs que j'ai cités ne parlent guère de ces problèmes parce que ce serait de la politique, et que la politique est mal à l'aise dans leurs textes.

C'est de l'autre rive du Rhône que vient, en force, le révisionnisme historique, la tendance à la réécriture nationalitaire de l'histoire, la tendance à interpréter tout ce qui a bougé et lutté dans le Midi comme un régionalisme ou un nationalisme implicite. Toute l'historiographie occitane, ou occitaniste, serait à étudier ici, mais il y faudrait toute une autre étude²⁵.

En Provence, pour nous limiter à elle, ce courant est très sensiblement plus faible qu'en Languedoc. On peut le trouver dans de petites publications d'extrême-gauche, à la fois régionalistes, sociales et écologistes comme *La*

22. M. TAY, ouvrage cité, tome II, p. 202. Les mots soulignés le sont par nous (M.A.).

23. Consulter à ce sujet - [C. GRAS et G. LIVET] *Régions et régionalisme en France du XVIII^e siècle à nos jours* (Actes d'un Colloque tenu à Strasbourg), Paris, PUF, 1977. - [Y. PERSON] « Minorités nationales en France », n° spécial de la revue *Les Temps modernes*, Paris, Août 1973. - [M. AGULHON] « Conscience nationale et conscience régionale en France de 1815 à nos jours » in *Federalism, history and current significance of a form of government*, La Haye, 1980.

24. M. Pezet, ouvrage cité, p. 208.

25. Toute une bibliothèque à ce sujet, dominée par les ouvrages nombreux de Robert Lafont. L'ouvrage le plus complet et le plus significatif de la tendance est *l'Histoire d'Occitanie* (collectif, dir. par A. ARMENGAUD et R. LAFONT), Paris, 1979. Renfort parisien : lire A. TOURAINE, F. DUBET, et all., *Le pays contre l'Etat, luttes occitanes*, Paris, 1981. Point de vue marxiste : lire « Occitanie : recherches sur une spécificité », n° spécial de *Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes*, n° 9 (1982). Critique universitaire classique : lire G. CHOLVY, « Histoires contemporaines en pays d'Oc » in *Annales ESC*, 1978-4.

Bugada, dont la percée dans le grand public n'est pas faite²⁶. On le rencontre aussi, avec un peu plus d'audience, chez le spécialiste provençal du *Monde*, Jean Rambaud, dont la lecture du soulèvement bas-alpin de 1851 est proche de celle des Occitans²⁷.

Mais l'occitanisme est indéniablement accueilli avec méfiance de ce côté-ci du Rhône, même chez des auteurs aussi pénétrés de culture provençale que Claude Mauron (le coéquipier littéraire de l'*Histoire d'Emmanuelli*)²⁸.

Il existe même un contre-courant qui, face à la poussée générale des régionalismes, reprend hardiment la thèse de la francisation. Dans son livre... *et la Provence devint française* (titre choc !) Roger Duchêne conclut par ces mots qui auraient été banals il y a cinquante ans et sont presque audacieux aujourd'hui²⁹ :

« En devenant française, la Provence était trop jalouse de son identité particulière pour sentir dans un rattachement le moyen de se rapprocher d'une communauté dont les violences du Rhône la séparaient. Pendant des siècles, l'histoire et la géographie ont voulu que les terres situées du côté de l'Empire soient provençales et non occitanes: On peut penser, après cinq siècles, qu'elles l'ont été suffisamment longtemps pour le demeurer. »

Il faut enfin, pour terminer, citer une position originale, celle de F.-X. Emmanuelli, authentique historien en même temps que bon vulgarisateur³⁰. Son inspiration est décentralisatrice et régionaliste au sens culturel du mot, mais ce régionalisme est bien plus endeuillé que revendicateur. A la différence des occitanistes qui croient à l'existence d'une quasi nation *occitane*, qui aurait échoué à partir du XIII^e siècle, Emmanuelli pense qu'il s'est formé, du XVI^e siècle à 1789, une sorte de nation *provençale* (donc plus récente et plus petite), et qu'elle a disparu ensuite, trahie par ses élites, trop complaisamment francisées.

Il n'est pas régionaliste pour autant, car ce qui subsiste de culture provençale lui paraît beaucoup moins menacé aujourd'hui par l'Etat français que par un mode de vie et une culture supra-française (américaine - européenne...). Pour résister à cela, mieux vaut, suggère notre auteur, consolider la France telle qu'elle existe encore que de la détruire en la faisant

26. Parution irrégulière, édité à Saint-Martin-de-Bromes (Alpes de Haute-Provence) par un groupe de jeunes agriculteurs et instituteurs.

27. Articles réunis en volume sous le titre *Jean RAMBAUD, En Provence avec le Monde*, Aix, 1981. L'explication de la perte de mémoire de l'événement, donnée p. 133, nous paraît sommaire ; nous avouons préférer celle que nous avons nous-même donnée dans *1848 ou l'Apprentissage de la République* (Paris, 1973), p. 178-179.

28. F.-X. EMMANUELLI (et C. MAURON), ouvrage cité, p. 319.

29. Roger DUCHÈNE, ... *et la Provence devint française*, Paris, 1982, p. 232.

30. Ouvrage cité ci-dessus note 11. Voir notamment p. 227-228 et 324-325.

éclater en régions. Ainsi retrouve-t-on par un détour le patriotisme traditionnel.

On pourrait discuter ce subtil et sympathique système, mais ce n'est pas le lieu ici. Du moins faut-il retenir que ce type de synthèse et de réflexion n'auraient pas été tentés sans la sollicitation des évolutions actuelles et des débats qu'elles suscitent.

CONCLUSION.

Cette brève chronique limitée à l'histoire vulgarisée ne saurait se terminer par d'importantes conclusions.

D'abord à cause de ses lacunes, que nous percevons bien : outre que certains ouvrages ont pu nous échapper complètement, il en est que nous connaissons bien et que nous n'avons pas envisagé de commenter parce qu'ils formaient tout un autre ensemble foisonnant, celui des histoires locales, de la ville au village. Quant aux ouvrages à cadre régional que nous avons retenus, nous n'avons pas entrepris d'y analyser la lecture ou la relecture des siècles reculés de l'histoire, de Gyptis et Protis au roi René et à Napoléon, faute de temps, faute de compétence, et aussi parce que l'histoire mieux consolidée des siècles éloignés évolue avec plus d'inertie que la perception, l'intégration (ou la non-intégration) du contemporain.

A ces lacunes qui interdiraient déjà de conclure trop fermement s'ajoute le fait que la littérature envisagée forme un genre mouvant, visant l'opinion et sensible à l'opinion, sensible en outre dans ses conditions de production et d'accueil public à une actualité politique et économique en mouvement rapide.

Si provisoire cependant que soit notre propre examen, et si dispersées nos réflexions ou conclusions partielles, nous pensons qu'il pouvait être utile de les tenter une fois devant un auditoire savant. Après tout, les historiens ne peuvent pas se désintéresser complètement de l'audience publique de la discipline qu'ils pratiquent, ni de l'image publique de la région qui leur est chère.

Maurice AGULHON.